

PHOTOGRAPHIE L'Algérie au féminin de Françoise Saur



Des portraits, des scènes de vie au plus près des femmes du Gourara... (Photos Françoise saur)

Les décennies ont passé, mais Françoise Saur se souvient encore de l'Algérie de son enfance. Des odeurs, des sons, des images... Elle a 12 ans, quand elle quitte le pays, avec ses parents au moment de l'indépendance, en 1962. « Comme ils n'étaient pas natifs d'Algérie, le retour en métropole a été moins durement vécu, même si cela a aussi été pour eux une déchirure... », indique-t-elle aujourd'hui.

À partir des années soixante-dix, elle y retournera régulièrement, égrenant les séjours sur un mode qui n'est pas que celui de la nostalgie puisqu'ils sont à chaque fois l'occasion de réaliser des travaux photographiques sur un territoire et des populations qui lui "parlent", avec lesquels elle entretient des rapports de forte empathie.

Comment ne pas inscrire dans ce sentiment, décliné avec un fort sens poétique, sa série des Femmes du Gourara ? Elle fait l'objet d'une publication réunissant, dans un joli format à l'italienne, une centaine de photographies prises au cours de trois voyages effectués entre 1999 et 2001, dans la région du Gourara.

« C'est un territoire dominé par l'agriculture, entre Alger et Oran, qui est demeuré longtemps enclavé, et où perdure donc une forme de vie encore très traditionnelle. La langue parlée est le berbère », explique la photographe. Un chercheur anthropologue, Rachid Bellil, et l'écrivain Abdelkader Djemai, introduisent ses images, mêlant ainsi approche scientifique et exercice littéraire – soit deux portes d'entrée dans l'univers de l'artiste.

Dans ce décor biblique, fait de palmeraies, de désert et d'antiques villages fortifiés aux maisons de terre (les ksars), Françoise Saur a fixé son regard sur les femmes. Travaux des champs, portraits, scènes d'intérieur, danses et chants... Bénéficiant d'une évidente connivence, elle a pu travailler au plus près – « Être femme, cela aide... », dit-elle dans un sourire.

De cette relation de sympathie surgissent des images, en noir et blanc – « Pour éviter la séduction de la couleur. » – documentant de rudes conditions d'existence. Mais s'y lit également l'harmonie d'une communauté de femmes, faite de connivences, de complicité, d'entraide.

Un rayon de lumière sur un drap suspendu dans la pénombre d'un intérieur, des graffitis animant des murs antédiluviens, le désert qui s'en va buter sur un village, la lointaine silhouette d'une femme qui se découpe en contre-plongée d'une terrasse surplombant une vertigineuse maison-forteresse : dans ce récit de la vie des femmes du Gourara, des instants de poésie opèrent leur délicate ponctuation. Magie d'instant arrêtés. Beauté sobre d'atmosphères feutrées ou festives qui confondent présent et passé. Un hommage délicat, tendre mais sans mièvrerie, rendu aux femmes du Gourara.